

Laïcité inch'Allah

Film documentaire tunisien de Nadia El Fani

André Videau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/539>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.539](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.539)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 154

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

André Videau, « Laïcité inch'Allah », *Hommes & migrations* [En ligne], 1293 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/539> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.539>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Laïcité inch'Allah

Film documentaire tunisien de Nadia El Fani

André Videau

- 1 C'était avant le déclenchement des "printemps arabes", Nadia El Fani, jeune cinéaste tunisienne¹ et militante féministe, avait mis en chantier un film documentaire qui devait s'inscrire dans le combat pour les libertés fondamentales, trop souvent brimées par les carcans politiques et religieux. Le film devait s'appeler *La désobéissance* et montrer, à partir d'exemples et de témoignages, comment quelques esprits libres, déterminés ou insoucians, arrivaient à enfreindre les interdits coutumiers qui accompagnaient la période du ramadan.
- 2 Contrairement aux apparences, le moment n'était pas particulièrement bien choisi. La dictature vieillissante et tatillonne de Ben Ali, plombée par la corruption et l'affairisme de sa caste dirigeante, balançait entre la permissivité et la répression, créant un climat permanent d'insécurité qui favorisait la délation, la violence, la dissimulation. La préparation du film réussit à fixer quelques images discordantes de ces temps incertains. Démocrates, athées, agnostiques, penseurs libres de toutes entraves théocratiques, dissidents affirmés de la *oumma*, croyants d'autres religions ou tout simplement libertaires, hédonistes, sybarites, habituels bons vivants des sociétés arabes, mangeaient, buvaient, philosophaient, échangeaient quelques idées convergentes au cours de pique-niques festifs avec des voisins marocains.
- 3 Et puis survint la révolution du Jasmin. Fulgurante à partir de l'immolation, dans une rue de Sidi Bouzid, de Mohammed Bouazizi, un jeune chômeur plusieurs fois molesté par les forces de l'ordre. La réalité dépassait la fiction. Les foules envahissaient les rues. Des milliers de poitrines clamaient des vérités interdites.
- 4 La réalisation du film pouvait reprendre de plus belle. Il ne fallait pas rater ce rendez-vous avec l'histoire. La Tunisie devenait "le laboratoire" des idées nouvelles. Toutes les forces qui se manifestaient n'étaient pas progressistes. La lutte contre la dictature et la corruption ne devait pas amoindrir les autres revendications de la liberté de conscience. Le tournage du film se poursuivait dans un climat chaud bouillant. Les fondamentalistes avaient beau se faire discrets, se cacher derrière leur barbe ou leur hijab, ils attendaient leur heure, occupaient le terrain, saturaient le discours. "Notre

Constitution est le Coran.” Il ne fallait rien laisser passer. “*Les mosquées sont pleines...les cafés aussi.*”

- 5 Le nouveau film en gestation accélérée s'appellerait *Ni Allah, ni maître*.
- 6 Le succès fut immédiat. En Tunisie comme à l'étranger. La déferlante religieuse aussi. Menaces. Chantages. Agressions. Les islamistes, spécialistes de la récupération à retardement, donnaient de la voix. Dans un souci d'apaisement et surtout pour éviter la perturbation des projections, le film pour sa sortie grand public prit le titre irréfutable et ironique de *Laïcité inch'Allah*. À l'heure où les nouvelles de Tunisie n'arrivent pas à dissiper tous nos troubles et projettent une ombre décourageante sur nos illusions un peu trop impulsives², il faut aller voir ce film à la sincérité brûlante pour redonner du goût à la révolution.
-

NOTES

1. *Bedwin Hacker* (2002) ; *Ouled Lenine* (2008).
2. Des jeunes clandestins tunisiens, qui avaient fui leur pays au moment où l'espoir emplissait les rues, ont trouvé la mort dans l'incendie d'un squat en région parisienne.